

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

40-41 (octobre 2006)

Les branches du savoir dans l'Encyclopédie

Pierre Chartier

Yves Citton, *L'envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Pierre Chartier, « Yves Citton, *L'envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 40-41 | octobre 2006, mis en ligne le 11 décembre 2008, Consulté le 10 février 2012. URL : <http://rde.revues.org/index4372.html>

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rde.revues.org/index4372.html>

Document généré automatiquement le 10 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Propriété intellectuelle

Pierre Chartier

Yves Citton, *L'envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*

Pagination originale : p. 300-306

- 1 Le dernier livre d'Yves Citton sur le spinozisme des Lumières est important. C'est une incontestable réussite. Mieux, il tranche sur l'ordinaire des publications savantes de ce type : il mérite d'entrer dans toutes nos bibliothèques, car il est appelé à nourrir, outre nos réflexions, toutes sortes de travaux auxquels il touche, chemin faisant et *par principe*, par ses mille facettes interagissantes – suprêmement spinozien et spinoziste en cela. Non, certes, que les études de qualité aient manqué ces dernières décennies sur le spinozisme lui-même, sur les littératures anonymes et clandestines, sur les philosophies classiques de la nécessité, le matérialisme et l'athéisme des Lumières, le fatalisme et le déterminisme, moral ou scientifique, sur l'épistémologie des sciences de la matière, du vivant et de la société au XVIII^e siècle, ou encore sur la pensée et l'œuvre de Denis Diderot, tous concernés par le propos de *L'envers de la liberté*. Mais Y. Citton, qui les connaît et les apprécie, a fait autre chose. Il a su mettre en relation les acquis de l'érudition historique de jadis (représentée, sur son sujet, par Paul Vernière, *Spinoza et la pensée française avant la Révolution*, Paris, PUF, 1954) et ceux, plus largement européens, qui les complètent aujourd'hui dans le même esprit (Jonathan B. Israel, *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité 1650-1750*) avec ces livres ou articles récents qu'il exploite fort bien, et dont il donne utilement la liste. Progrès décisif, opéré avec brio.
- 2 Yves Citton propose ainsi une analyse vive, sérieuse, complète, documentée, de bout en bout passionnante, de ce courant, ou mieux de cette galaxie longtemps méconnue de la pensée des Lumières, mais aussi, dès lors qu'elle a été tant soit peu connue, longtemps mésestimée et reléguée sur ses marges, parmi les horreurs insanes, les bizarreries, ou au mieux les curiosités prometteuses d'avenir. Or, et là éclate l'originalité de *L'envers de la liberté*, le livre d'Y. Citton n'a pas pour objectif de « réhabiliter » le spinozisme (quel sens d'ailleurs donner à cette opération ?), ou de le « resituer » plus justement dans son temps, ce qui est nécessaire mais ne lui suffit pas, mais de le *replacer* là où il doit l'être, c'est-à-dire *au cœur de l'imaginaire des Lumières, perpétué jusqu'à nos jours*. Que signifie exactement cette formule ? Ne nous y trompons pas. On n'a pas là une reprise « réarrangée » de l'air connu mais passé de mode : « c'étaient des précurseurs un peu fumeux, encore mécaniques et empruntés, ou entachés de spiritualisme, du matérialisme dialectique, fin mot de la pensée et de l'action ; là est leur vertu : rangeons-les parmi nos valeureux ancêtres qui méritent notre estime et notre émotion ». L'ouvrage d'Y. Citton n'inaugure aucun musée des gloires progressistes passées. Il nous invite à une redéfinition de rien moins que les Lumières mêmes, et à un réexamen des liens qui nous unissent à elles.
- 3 Marginaux, les spinozistes l'ont été, et même, souvent, ont voulu l'être, par l'anticonformisme de leur pensée, la mise en cause globale qu'ils ont prononcée de leurs contemporains, l'attaque fouguese qu'ils ont portée contre les religions (les croyances mais aussi les institutions) et contre l'idéalisme dominant de leur temps, bref, par leur « radicalisme » d'allure iconoclaste – et bien sûr aussitôt dénoncé comme tel. Le livre d'Yves Citton, on l'a compris, va bien au delà d'une mise en valeur renouvelée, démontrée, justifiée, de ces traits constitutifs, sans se cacher pour autant, en effet, l'archaïsme de certaines des formules dites « spinozistes » ou l'incongruité de telles de leurs intuitions. Il rend sensible, patent, le caractère *central*, à bien des égards, d'un courant de pensée et de représentations où se trouve déjà en place le questionnement le plus intelligent, le plus ouvert, le plus fécond des siècles suivants, et singulièrement celui auquel, non sans excès toujours ni charlatanisme mystificateur, ne cesse

de s'essayer notre temps. D'où la difficulté, point effacée, persistante au contraire, d'accéder à la démarche des spinozistes des Lumières, malgré leur actualité, ou à cause d'elle. Ils ne sont pas dépassés, ou latéraux. Ils ne cessent eux aussi, par bien des côtés, de nous précéder, ou de nous pousser en avant. Ils nous provoquent et nous ressemblent. C'est un paradoxe, si l'on veut, mais comme le dit Jacques, qui semble les avoir bien connus : « Mon maître, un paradoxe n'est pas toujours une fausseté ».

4 C'est un fait, alors que Spinoza est un philosophe difficile, austère, mais éblouissant, les fulgurances et les bizarres audaces du spinozisme ne le rendent pas davantage d'accès facile, alors même qu'elles ne laissent pas, par ailleurs, de nous passionner, de nous concerner. Qu'est-ce à dire ? L'intérêt que suscite ce spinozisme, ensemble de textes qui apparaissent ici ou là en Europe après la mort du philosophe, et que Diderot dans son fort connu et fort remarquable article SPINOSISTE de l'*Encyclopédie*, dit « spinozis[m]e moderne », est à la mesure de la difficulté qu'on éprouve à y pénétrer, à s'y frayer un chemin et à s'y retrouver. Pour progresser sérieusement dans cette complexe nébuleuse, vivifiée par les recherches contemporaines dans divers domaines du savoir (le vivant, l'économie, la vie sociale, la communication et l'information, le cerveau, etc...), il faut des qualités nombreuses, diverses, des talents et des curiosités éclectiques, beaucoup de rigueur, et un bel enthousiasme mâtiné de « tact » philosophique, au service d'un sens de la synthèse éprouvé. Yves Citton, chercheur de nationalité suisse, aujourd'hui professeur à l'université Stendhal de Grenoble, auteur d'un ouvrage remarqué sur les physiocrates, a su tirer bénéfice de son séjour aux Etats-Unis pour étendre ses compétences, se nourrir d'expériences du monde moderne, et, si besoin en était, se « mondialiser », fût-ce contre la mondialisation même. Pour comprendre le sens de ces remarques, il suffit de lire son livre, qui s'adresse à plus d'un public, sans rien renier de l'érudition exigée par le plus spécialisé. Son écriture ferme, claire, abonde en formules frappantes. On le lit sans peine, alors même que son propos est complexe, difficile parfois, exigeant, jamais ennuyeux, car il traite précisément de la *complexité*, notion actuelle et déjà propre aux auteurs « spinozistes », qui permet, avec il est vrai des curiosités et des lectures dans tous les champs de la modernité politique, littéraire, scientifique et technique, d'accéder à une compréhension dynamique des thèmes dits, jadis, spinozistes. Rien de moins poussiéreux, de moins étroitement académique que cet *Envers de la liberté*, habité par la force démonstrative, la passion communicante, roborative et joyeuse de l'auteur de *Jacques le fataliste*. Ce qui n'est pas, dans cette revue plus encore qu'ailleurs, un mince compliment.

5 Pour les spinozistes, dont bien sûr Diderot, leur plus brillant porte-parole devenu le recul aidant leur chef de file, comme dans le livre d'Y. Citton, tout se tient, tout influe sur tout, et partout. « Sans l'idée de tout », on le sait, « pas de philosophie ». Sans le jeu universel des causes et des effets, pas de spinozisme. Sur ce point, nulle différence entre Spinoza et ses « disciples » des Lumières. Mais comment traiter avec méthode de la totalité ? Comment donner une idée de la grande chaîne (diversifiée, démultipliée, active et rétroactive) des causes et des conséquences ? Comment rendre actuelle la passion de s'engager dans la connaissance rationnelle de cette complexe nécessité, clé d'une liberté authentique et source de joie selon Spinoza ? En redoublant de rigueur et d'inventivité, par exemple en tentant de suivre un ordre spécifique, à la fois excentrique et concentrique, attentif aux globalités et aux spécificités, un peu analogue (toutes choses égales par ailleurs) à celui que Pascal semble avoir souhaité pour son *Apologie*. C'est ainsi que, très logiquement, la notion de « spinozisme », dans *L'envers de la liberté*, englobe sans la dissoudre celle de « fatalisme », qui est le terme même (polysémique et, on le sait, ambigu) qu'utilisent les Lumières pour nommer la position la plus clairement anti-dualiste, anti-providentialiste et anti-finaliste, et ses conséquences morales et politiques souvent si mal comprises : il ne s'agit pas (pour paraphraser Leibniz) de sacrifier à une passivité quasi « mahométane », mais bien d'un engagement supra-individuel, et toujours singulier. Le terme « fatalisme », dans ce registre également, mérite des éclaircissements que le livre d'Yves Citton apporte, quant à lui, de manière à satisfaire les esprits d'abord rebelles ou hésitants.

6 L'« envers » c'est – gouverné par une nécessité naturelle aussi implacable que démultipliée, et souvent, de ce fait, peu apparente à notre science encore balbutiante – l'autre côté du sentiment commun spontané, naïf, renforcé par l'idéologie ambiante, philosophique et religieuse, qui

nous fait nous sentir « libres », à la fois disponibles et divins (créées à l'image de Dieu, responsables) et pécheurs (« nous » lui avons désobéi, il nous a punis). L'envers est donc celui de l'idéalisme dualiste, à l'honneur et en question aux siècles classiques. Citerons-nous, ici encore, Diderot ? Le maître de Jacques pense qu'il est libre, parmi tant d'autres virtualités, de tomber de cheval. Jacques, avec malice, lui fait entendre expérimentalement que sa chute, si elle survient, dépend de causes soit subjectives soit objectives, mais qui ne relèvent en rien du libre-arbitre – au contraire. C'est que le maître confond le volontaire avec le libre ; il se prend pour une sorte de dieu humain ; il méconnaît, comme tant d'autres avant et après lui, l'envers de la liberté. Y. Citton, qui cite élogieusement les travaux de Gerhardt Stenger (*Nature et liberté chez Diderot après l'Encyclopédie*, Paris, Universitas, 1994), a raison, contre le même Stenger, de ne pas faire de Diderot une exception dans le paysage des Lumières et de le replacer dans un ensemble soit proche (celui d'Holbach et sa « boutique »), soit lointain mais solidaire : ce « spinozisme » diffus, hétérogène, parfois à la limite du délire prophétique ou de la fantaisie loufoque, mais souvent aussi d'une extrême perspicacité, on l'a dit, dans l'audace novatrice. Pour tous ces polygraphes et hommes de plume peu orthodoxes, comme pour Jacques, philosophe populaire, il s'agit de trouver des mots pour accéder à des pensées et des représentations difficiles à formuler, car elles s'inscrivent contre le sens commun. Yves Citton montre très bien comment les « spinozistes » se sont essayés à plusieurs types d'équivalences « imaginaires » (des modèles de représentation), qui n'ont pas tous la même efficacité ni sans doute la même pertinence, pour faire accéder leurs lecteurs aux « vérités » ou aux hypothèses qu'ils énoncent, et dont Spinoza leur offre la clé. Le sous-titre de l'ouvrage d'Y. Citton, *L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*, marque la claire conscience qu'il a (il l'expose dans le Préambule), que le spinozisme, dans sa diversité, son caractère prospectif, vaut par une force imaginative et, en somme, mythique (relevant de *mythos* autant que de *logos*), qui n'affecte pas la rigueur des conclusions qui peuvent en être tirées, et moins encore leur ultérieure fécondité. Mais aussi que l'histoire des idées, parce qu'elle cède elle-même à l'idéalisme, qui plus est atomistique, méconnaissant par définition, dans la marche de la nature comme dans celle de l'esprit, toute notion de *système*, de rétroactions en boucle, de *structures* évolutives continuellement en interaction, ne saurait, moins que pour toute autre école, rendre justice à l'effort « spinoziste » pour penser à la fois la « nature » d'un point de vue exclusivement humain et l'humain du seul point de vue de la totalité *complexe mais auto-régulée* de la nature.

- 7 Que devons-nous donc retenir dans cette enquête sur l'imaginaire spinoziste tel qu'il se déploie au sein de la pensée des Lumières ? – Son souci méthodologique ? Nous venons d'esquisser, à l'instant, les considérations fondamentales qui gouvernent la démarche d'Yves Citton. Pour lui, ce n'est donc pas une histoire des idées qu'il tente d'élaborer, mais une étude de la *pensée*, ou de systèmes de pensée, ensembles articulés inter-agissants. On accède à de telles structures textuelles imaginantes en s'inspirant des travaux de la poétique, soutient-il, autant et mieux que de l'utile mais désuète (et, avouons-le, imparfaite) histoire des idées. Les « littéraires », dont il est, ne doivent donc éprouver aucune gêne à s'y risquer.
- 8 – Serons-nous davantage sensibles à la connaissance, que manifeste *L'envers de la liberté*, des textes relevant de la nébuleuse « spinoziste », *pro* et *contra* ? C'est en effet une autre de ses qualités, qui paraît dans chaque chapitre. Certains lecteurs feront des découvertes, ou des redécouvertes, comme celle, par exemple (à côté des Meslier et dom Deschamps), d'Abraham Gaultier, provincial génial, esprit aussi peu conventionnel que pénétrant (*Parité de la vie et de la mort*, avec la *Réponse* du médecin Gaultier, éd. par Olivier Bloch, Paris, Universitas, 1993).
- 9 A propos des adversaires, on notera, à la suite d'Yves Citton lui-même, à quel point les réfuteurs chrétiens, tels Fénelon ou F. Lamy, même lorsqu'ils se hérissent devant l'« épineux » scandale et, d'accord en cela avec Bayle, en dénoncent l'« absurdité », sont de ceux, au bout du compte, qui comprennent ou devinent le mieux la pensée de Spinoza. Ils ne manquent pas, grande naïveté chez les uns ou pour d'autres, peut-être, ruse supérieure, d'abondamment le citer, et d'expliquer ses « monstrueuses » idées avec une grande précision. –
- 10 – Retiendrons-nous encore la référence à l'œuvre de Spinoza ? Elle est heureusement présente dans *L'envers de la liberté*. Contre la tentation de dissocier trop rigoureusement les variantes

ou dérive dites « spinozistes » de la production propre au philosophe, Yves Citton met son lecteur en mesure d'établir de fructueuses comparaisons. Chaque fois qu'il le juge nécessaire, il produit en bas de page des citations de Spinoza lui-même (avec, si besoin, l'original latin et des retraductions) en regard des textes et des thèmes « spinozistes » qu'il traite au long de ses chapitres. On en retire là encore le sentiment d'une proximité bien plus grande (non pas pour autant d'une connaissance directe, ni d'une fidélité à la lettre, souvent improuvables et improbables) avec la pensée de Spinoza, chez nombre de ceux qui se réclament de son enseignement, qu'ils connaissent ou non l'œuvre de Tschirnhaus ou la traduction en français attribuée à Boulainvillier. – Devons-nous nous arrêter également à l'usage que fait l'auteur des derniers travaux, ouvrages ou articles, de philosophes contemporains (E. Balibar, F. Lordon, P. Macherey, P.-F. Moreau, F. Zourabichvili...), qui fournissent des lectures ou des interprétations de la pensée de Spinoza correspondant aux besoins et aux questions de notre temps ? Cette dimension de l'ouvrage d'Yves Citton n'est pas moins essentielle. En effet, la pensée de Spinoza est suffisamment accordée aux développements de la réflexion philosophique et des sciences des XX^e et XXI^e siècles pour que des commentaires attentifs que notre époque propose du philosophe d'Amsterdam trouvent toute leur place dans *L'envers de la liberté*. –

- 11 – Enfin, retiendrons-nous l'ordre que suit cet ouvrage, dont nous avons déjà touché quelques mots ? Il n'est pas chronologique. Dialectique et hélicoïdal, il convainc par sa qualité heuristique. Prendre connaissance de ses lignes de fond est encore la meilleure manière de se faire une première idée, alléchante, d'une suite d'analyses d'une richesse et d'une subtilité qui défient tout résumé trop bref, toute tentative de synthèse hâtive.
- 12 Suivons donc le fil des chapitres, tel que Yves Citton lui-même l'expose dans son Préambule. Il est d'une extrême conséquence. « L'épineuse contagion » (chapitre i) évoque l'existence fantomatique de Spinoza, « texte » que presque personne n'a lu dans ses détails et qui, lançant une dynamique de pensée transindividuelle, vaut comme un écran sur lequel chacun projette ses angoisses et ses idées. « Une substance » (chapitre ii) réinterprète le « monisme » spinozien, réputé absurde, comme anticipation de l'inséparabilité ré-inventée ultérieurement par la physique quantique et la pensée (méta) sociologique. « Fatalisme » (chapitre iii) explore les bases du postulat déterministe sur lequel se construit le système spinoziste : il n'y a pas d'effet sans cause, partant pas de libre-arbitre, nos volontés et nos choix les plus libres sont la résultante de facteurs conditionnants. « Auto-poésie » (chapitre iv) pose une thèse centrale de l'interprétation historique de la pensée des Lumières : le spinozisme a été le lieu d'émergence de la pensée de l'émergence et de l'auto-organisation. « L'économie en réseaux » (chapitre v), développant cette intuition, suggère un parallélisme entre l'organisation du vivant (en l'absence de tout dieu providentiel) et l'organisation « libérale » du social, livrée aux interactions des individus. « L'individuation » (chapitre vi) précise que dès l'aube des Lumières, qu'on dit avoir inventé l'individualisme moderne, les réseaux étaient conçus comme reliant des entités (ainsi le polype d'eau douce) dont l'individuation était sentie comme problématique.
- 13 « L'imagination » (chapitre vii) ouvre la seconde section du livre, qui passe du domaine de l'ontologie à celui de la psycho-physiologie. Loin de condamner l'imagination comme source d'illusion, le spinozisme lui accorde un rôle essentiel : articuler une physiologie matérialiste des impressions mentales à la possibilité d'innovations idéelles dotées de leur dynamique propre. « Résonances » (chapitre viii) redécrit l'imaginaire spinoziste en esquissant un modèle ondulatoire (de résonances harmoniques) qui rivalise avec les approches corpusculaires dominantes pour décrire la vie des idées, des marchés, des publics ou des démocraties. « L'intellect » (chapitre viii), en tension avec l'humilité souvent sceptique des esprits empiristes des Lumières, introduit la couche supérieure de l'épistémologie spinoziste, celle de l'explication par les causes et de la connaissance rationnelle.
- 14 « Liberté » (chapitre x) voit s'accomplir le premier tour de spirale et peut revenir à la question du déterminisme et de la liberté, pour la reprendre d'un point de vue éthique. *Jacques le fataliste* éclaire au mieux ce déterminisme non passif mais participatif. « Éthique » (chapitre xi) fait le point sur la reconstruction des valeurs morales proposées par le spinozisme en

examinant le mérite, la culpabilité, les punitions rétributives. Sur la base d'un utilitarisme radical, mais transindividualisé de part en part, se met en place une éthique de l'indulgence, meilleur rempart contre les tentations auto-destructives des passions vengeresses, des peurs paniques et de leurs diverses utilisations sécuritaires. « Puissance et justice » (chapitre xii) assure l'articulation, centrale pour la pensée du XVIII^e siècle, entre le niveau de l'éthique et celui de la politique. La réévaluation critique du contractualisme dominant assure les bases d'une nouvelle définition (transindividuelle et biopolitique) de la responsabilité, appuyée sur la notion d'« encapacitation » (*empowerment*). « Multitudes et singularités » (chapitre xiii), pour réévaluer l'importance de la liberté d'expression, explore la critique radicale que font certains spinozistes des Lumières du despotisme éclairé : la puissance des multitudes et leur intelligence collective serait la source de la prospérité d'une société capable de les reconnaître, alors que la production des singularités (et de leur culture active) serait sa visée ultime.

15 « Esthétique et spectacle » (chapitre xiv) clôt le deuxième tour de la spirale ascendante. Malgré le silence de Spinoza sur les questions artistiques, le problème de l'*aisthesis*, du partage du sensible et de la puissance des fictions, joue au contraire un rôle central dans l'édifice d'ensemble de la pensée spinoziste. La réflexion esthétique montre que l'économie des affects propre à la gestion transindividuelle du sensible fait de toute collectivité humaine – démocratique selon l'analyse politique – une « société du spectacle ». Après un très bref « Portrait-robot de l'envers », récapitulation des thèses principales de la face déterministe de la liberté, « Un livre qui s'écrit lui-même ? » (chapitre xv et dernier) sollicite les mécanismes propres à l'écriture et à la lecture pour proposer une dernière illustration de la vision spinoziste de l'entre-agir humain. Diderot, là encore, est à la fête et à l'honneur.

16 Peut-on douter que *L'envers de la liberté* participe activement à cette vision et en effectue du même coup la magistrale explicitation ?

Pour citer cet article

Référence électronique

Pierre Chartier, « Yves Citton, *L'envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 40-41 | octobre 2006, mis en ligne le 11 décembre 2008, Consulté le 10 février 2012. URL : <http://rde.revues.org/index4372.html>

Référence papier

Pierre Chartier, « Yves Citton, *L'envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 40-41 | 2006, 300-306.

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle
